Présentation

Jean-Pierre Cavaillé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3346>

DOI : 10.4000/ccrh.3346

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 avril 2007

Pagination : 7-14

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Jean-Pierre Cavaillé, « Présentation », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 39 | 2007, mis en ligne le 10 octobre 2011, consulté le 29 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/3346> ; DOI : 10.4000/ccrh.3346

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

Présentation

Jean-Pierre Cavaillé

- 1 « Trente ans après *Surveiller et Punir* de Michel Foucault: repenser le droit de punir », le titre du colloque international qui s'est tenu à Genève, du 23 au 25 février 2006 témoigne sans aucun doute d'un retour au questionnement sur la prison, comme lieu, institution et expérience abordés à travers le prisme des sciences humaines et sociales, après une longue période de latence ou en tout cas de moindre visibilité des travaux en même temps que des débats de société sur la question carcérale¹. Le ton général de ces discussions et des travaux des chercheurs nous paraît s'être profondément modifié durant ces années : le regard sur l'univers carcéral est devenu peut-être plus aigu, plus informé, mais aussi plus fataliste, comme si désormais, toute remise cause de l'existence et de la forme actuelle de l'institution carcérale était reléguée au magasin des utopies, alors même que l'histoire nous montre de manière indiscutable que la prison pénale ne s'est généralisée qu'au XIX^e siècle. Cependant, il est indéniable qu'outre les enquêtes de l'Observatoire international des prisons, enfin relayées par les médias, les colloques se succèdent, consacrés à la santé², à l'enseignement³, à l'art⁴, à la culture⁵ en prison, et encore à la question de l'image carcérale⁶. Même si l'on ne trouve rien de comparable aux grandes enquêtes des années soixante-dix et quatre-vingt, les historiens ne sont pas en reste, avec un nombre important de travaux collectifs qui présentent pour la plupart la particularité de s'éloigner de l'histoire sociale et politique *stricto sensu*, au profit de l'histoire intellectuelle et de l'histoire littéraire, comme l'attestent les deux colloques de Strasbourg sur l'antiquité et l'époque médiévale⁷, et plus récemment ceux de Vérone⁸ et de Paris, ce dernier presque entièrement consacré au XX^e siècle⁹. Il est tout à fait remarquable que *l'écriture*, à la fois produite en prison et sur la prison, soit l'objet central de tous ces travaux historiques. Aussi, le présent recueil, issu d'un séminaire qui s'est déroulé à l'EHESS en 2004-2005, dans les cadres des travaux du GRIHL (Groupe de recherches interdisciplinaires sur l'histoire du littéraire), au sein du CRH (Centre de recherches historiques), trouve-t-il parfaitement sa place dans cet ensemble.
- 2 Deux raisons au moins peuvent conduire à nous intéresser aux écritures emprisonnées sous l'Ancien Régime et, plus largement, à la présence de la prison dans les textes des XVI^e-XVIII^e siècles, l'une proprement historique, l'autre plus spécifiquement théorique.

- 3 1- L'importance quantitative, en elle-même significative, du corpus. Faute de disposer, comme il le faudrait, d'un recensement conséquent, on peut constater que les textes qui parlent de la prison, ou plutôt des multiples formes d'enfermement susceptibles d'être littéralement désignées comme « prison » (*carcer*), composées dans toutes les langues de l'Europe, sont extrêmement nombreuses. La prison apparaît en effet comme un lieu récurrent en des formes d'écriture très différentes : la poésie lyrique, la satire, le roman picaresque ou comique, mais aussi le roman de chevalerie et ses transformations héroïco-galantes, la philosophie, la littérature de dévotion, le théâtre, les correspondances et récits de vie, les formes narratives non fictionnelles à la première personne (mémoires, journaux, etc.)... Dans cette littérature extrêmement diversifiée, il nous semble pourtant possible de repérer des constantes et une continuité, que l'on peut accompagner sur une longue période. En particulier, la prison est appréhendée comme une réalité sociale immédiate, ou en tout cas d'une très grande proximité et visibilité, en quelque sorte à la portée de la main et du regard. Cela est évidemment indicatif de la manière dont l'enfermement est perçu par les contemporains, comme une réalité proche et une menace presque tangible. Ces constatations peuvent susciter un étonnement légitime, s'il est vrai que l'Ancien Régime ne connaît pas la prison pénale, ou du moins pas sous la forme qu'elle prendra à partir de la fin du XVIII^e siècle car, sur ce point, il faut sans doute réviser quelques simplifications abusives¹⁰. La prison n'étant généralement pas infligée comme peine, mais servant le plus souvent à s'assurer d'abord physiquement de la personne des accusés pendant l'instruction d'un procès, elle pourrait être considérée comme un lieu social marginal et secondaire. Or, tel n'est pas le cas. Et, sans se substituer aux études nécessaires sur la durée des incarcérations et sur la quantification et qualification précises des populations concernées par l'enfermement, si l'on considère simplement le tout petit monde des producteurs de textes, on ne peut qu'être frappé par le nombre de ceux qui ont séjourné en prison. Qu'il suffise de citer les noms des plus illustres : Clément Marot, Étienne Dolet, Jérôme Cardan, Torquato Tasso, Jean de la Croix, Thomas More, Théophile de Viau, Marino, Campanella, Galilée, Cervantès, Lemaître de Sacy, Milton, Defoe, Voltaire, Diderot, Sade, Casanova ont tous connu l'enfermement, dans des structures carcérales très diverses et pour des durées fort variables et, pour la plupart, ils ont écrit sur la prison ; consignait, sous des formes très différentes leur expérience, dans le temps de l'incarcération ou après-coup. Il y a donc une investigation légitime à conduire sur les représentations de la prison dans la littérature d'Ancien Régime ainsi que sur les relations que les producteurs de textes entretiennent avec ce lieu social spécifique, appréhendé unanimement comme le lieu par excellence où s'exerce l'arbitraire des pouvoirs, l'injustice, légale ou non, et la corruption.
- 4 2- S'il est vrai que la situation carcérale induit une relation spécifique à l'écriture et à l'écrit, elle n'est pas pour autant isolée et séparée des autres situations d'écriture : au contraire, la prison nous semble pouvoir servir de loupe grossissante, ou plutôt de laboratoire pour travailler la question des contraintes sociales qui pèsent sur toute forme d'écriture, à l'époque considérée, mais aussi bien ici et maintenant, car il serait à notre avis erroné de tenir pour une évidence que l'avènement des sociétés démocratiques modernes, qui reconnaissent le principe de la liberté d'expression, s'est accompagné d'une abolition des censures et des contraintes de tous ordres qui pèsent sur l'acte d'écrire. Dans cette perspective, on doit bien sûr ne retenir, si l'on veut être rigoureux, que les écrits de prison proprement dits, les écrits composés dans les conditions de l'enfermement, dont la claire identification est d'ailleurs souvent difficile, car entre la

composition et la publication de nombreuses médiations et réécritures postérieures à l'incarcération peuvent intervenir.

- 5 L'argumentaire servant de base à la réflexion est succinctement le suivant : l'enfermement, quelle que soit sa finalité (instruction d'un procès, neutralisation, punition), vise à restreindre et contrôler, autant que faire se peut, les possibilités d'action et de communication du prisonnier. Car, avant d'être le lieu par excellence de l'action contrainte, du disciplinement des corps et des esprits, dont Michel Foucault a parlé magistralement, la prison est bien d'abord, trivialement, suppression de la liberté de mouvement et de communication par ségrégation et contention physiques. La condition pour que la prison devienne espace de disciplinement et lieu d'action contrainte est la suppression, ou du moins la réduction drastique de la liberté pour le prisonnier d'être le sujet d'une action autonome. Cela est vrai de l'action d'écriture, comme de toutes les autres. Il faut ainsi partir de cette simple constatation, fondamentale pour notre réflexion : le prisonnier n'est pas libre d'écrire et de communiquer au dehors ses écrits¹¹. Lorsqu'il écrit de sa propre initiative, lorsqu'il prend la liberté d'écrire et de transmettre ses textes, le détenu transgresse les règles de confinement carcéral ; aussi l'acte d'écriture en prison est-il très souvent clandestin ou semi-clandestin. À la fois l'écriture, quand elle est bien sûr possible – car sa possibilité matérielle elle-même peut faire défaut –, est l'une des seules possibilités d'action, l'un des seuls moyens permettant au prisonnier, en dehors du cadre imposé des interrogatoires et de la permission éventuelle de s'entretenir avec des visiteurs, d'agir sur sa situation et son destin. Les actions d'écriture sont ainsi très souvent les seules à travers lesquelles un détenu peut déployer des stratégies pour améliorer sa condition, intervenir dans l'instruction de son procès et bien sûr travailler à sa libération. Les exemples ne manquent pas : qu'il suffise de renvoyer ici aux écrits de prison de Théophile de Viau, étudiés dans ce recueil par Michèle Rosellini, qui constituent un très riche corpus d'écrits soit à destination restreinte et privée, soit proposés à une circulation publique, manuscrite ou imprimée, qui sont en tout cas des textes par lesquels leur auteur s'efforce de clamer son innocence des crimes dont on l'accuse, et par là de sauver sa vie et de sortir de prison. Mais en écrivant, le détenu prend un droit qu'il n'a pas, sa pratique d'écriture est toujours potentiellement illicite et ses textes toujours susceptibles d'être censurés, confisqués et retournés contre lui. Écrire en prison n'est donc pas un droit, mais un acte compliqué et toujours risqué, qui exige que l'on résolve d'abord des problèmes matériels, très souvent décrits (se procurer du papier ou un autre support, fabriquer de l'encre etc.), puis que l'on trouve le moyen de faire sortir les textes ou de les faire circuler dans la prison, avec les risques inévitables d'interception et de sévère rétorsion sur le prisonnier, d'où aussi l'usage bien connu des chiffres, encres sympathiques, etc., qui ne relève certes pas de la légende, et d'abord le recours à de multiples précautions dans l'écriture elle-même afin de diminuer ou de prévenir le risque de rétorsion. Écrire en prison est une action exposée, risquée : car elle est une source possible de salut – surtout sous l'Ancien Régime où il suffit dans bien des cas de mobiliser un appui efficace pour être remis en liberté sans autre forme de procès – mais aussi la cause éventuelle de plus gros ennuis.
- 6 Et c'est justement parce que le lieu carcéral n'est pas un espace d'écriture protégé, mais que l'acte d'écrire s'y trouve exposé, menacé, contrarié, soumis à la clandestinité, passible de contrôle et d'interdit, vécu et ressaisi par les acteurs dans toute sa précarité matérielle, qu'on peut le prendre comme un lieu d'expérimentation pour envisager les actions d'écriture dans la société tout entière – leurs contraintes, leurs pouvoirs, leurs

limites, les prises de risque qu'elles impliquent, etc. – sans que nous ayons justement besoin d'avoir recours à une fiction expérimentale, à un artifice : la prison comme lieu réel, trop réel, est tout le contraire de cette fiction méthodologique, tellement commune qu'elle ne se présente et ne s'aperçoit même pas comme telle, qui consiste à étudier les pratiques d'écriture en faisant abstraction des autres pratiques sociales, dans la projection imaginaire d'un monde de papier. Comme une loupe grossissante, les écritures carcérales permettent de mettre en évidence ce que peuvent avoir de problématique les travaux sur les textes à prétention historique, qui refusent, écartent ou négligent la dimension pragmatique de l'écriture et sa contextualisation sociale. En particulier, le laboratoire carcéral permet de montrer l'ineptie de l'un des principes méthodologiques récurrents de l'histoire de la philosophie, de l'histoire des idées comme de l'histoire littéraire : celui de l'honnêteté, de la sincérité ou de la franchise, suivant lequel un auteur, quand il écrit, surtout lorsqu'il s'agit d'un « grand » auteur, dit tout et toujours ce qu'il pense. Car l'on aperçoit bien tout de suite que le producteur de texte, que l'histoire l'ait retenu comme un grand auteur ou non, qui écrit en prison, n'est pas dans une situation où il lui serait loisible d'exprimer ce qu'il a vraiment sur le cœur et de mettre à nue sa pensée – si tant est d'ailleurs qu'un tel acte soit jamais réalisable. Là encore, le cas de Théophile de Viau et la question de la sincérité de ses protestations d'innocence et de ses gages d'orthodoxie religieuse est exemplaire.

- 7 On pourrait citer aussi le cas de Ferrante Pallavicino, enfermé à Venise pour avoir écrit le *Courrier dévalisé*, pamphlet libertin d'une très grande violence à l'égard du Pape et de la Curie romaine : l'auteur incarcéré compose une lettre de prison où il s'identifie à la personne du Christ persécuté¹². En fait, dans les conditions de la prison, où les écrits sont toujours susceptibles de contrôle ou d'interception, la question de la sincérité ne se pose même pas, puisque ces conditions interdisent par principe une quelconque visée de transparence communicationnelle : l'écriture carcérale ne saurait faire l'économie de stratégies prudentielles, elle porte la marque de nécessaires dispositifs d'autocensure destinés à prévenir la censure et/ou la répression. Or c'est en ceci, précisément, que l'écriture carcérale peut servir de paradigme à toutes les formes d'écriture.
- 8 L'un des traits communs à tous les articles du présent recueil qui portent sur des textes de prison est l'attention aux conditions spécifiques de l'enfermement, extrêmement différenciées selon les cas, et le fait que cette attention conduise à mettre en évidence les visées pragmatiques des écritures carcérales : Théophile de Viau dans le cachot de Ravallac au Châtelet (Michèle Rosellini), Dassoucy lors de sa longue détention au Saint-Office romain et de son séjour pour une grave accusation de sodomie dans la même prison parisienne que Théophile (Guy Catusse), Campanella durant ses interminables détentions, Marino dans l'« horrible » *camerone* de Naples, puis dans sa prison turinoise, n'écrivent pas d'abord pour témoigner, mais pour agir efficacement sur leur situation, clamer leur innocence, sauver leur réputation, gagner des appuis. Il n'empêche que leur situation d'incarcération, l'expérience psychologique et les avanies matérielles de la prison imprègnent leurs textes, qui expriment bien souvent, dans les contenus comme dans les formes discursives, une profonde « déréluction », comme le note Michèle Rosellini au sujet de Théophile. La déréluction carcérale et sa sublimation est l'un des motifs centraux des *Poésies philosophiques* de Campanella, mais on le retrouve aussi, sur un mode mineur, dans la manière dont les pièces d'un Marino ou d'un Dassoucy oscillent entre le rire burlesque et la protestation, l'exaspération, voire le complet désespoir. Du « désarroi moral » d'un grand seigneur comme Bassompierre, délibérément oublié à la Bastille par Richelieu,

Christian Jouhaud, reprenant une distinction de Bourdieu, dit qu'elle est une « misère de position » qui affecte la « condition » du prisonnier d'exception. C'est pourtant sur cette « condition » nobiliaire que le maréchal déchu s'appuie pour rédiger ce *Mémoire* où l'abattement et le désarroi se lisent à toutes les pages. Cécile Soudan montre également comment, dans l'après-coup du récit, le narrateur Jacques Filhot, change radicalement de mode narratif lorsqu'il en vient à relater son incarcération et la torture dont il est victime lors des événements de la Fronde bordelaise, en même temps qu'il vise à se constituer une figure de « martyr » du roi.

- 9 Tous les cas étudiés font apparaître que le prisonnier d'Ancien Régime n'a pas à adopter une posture d'aveu, de contrition et d'expiation sociales, comme on s'y attendrait *a priori* dans un contexte culturel où la référence chrétienne reste déterminante. Le régime chrétien prévaut, mais précisément, la prison chrétienne, comme l'a montré Jean-Marie Salamito¹³, est une expérience positive, une rédemption par la souffrance (voir ici également Michèle Rosellini et Mathilde Bombart), qui n'a comme telle rien à voir avec une dette payée envers la société humaine, au contraire elle est la rencontre frontale sur terre de l'arbitraire et de l'injustice. Il en va d'ailleurs de même avec la christianisation, à travers la figure de Boèce¹⁴, de la prison socratique conçue comme une mise à l'épreuve philosophique, référence incontournable des auteurs d'Ancien Régime. Même si la prison est déjà très souvent conçue comme une « peine », celle-ci n'a pas encore à être intériorisée par le sujet comme juste et légitime. C'est en ceci d'ailleurs que l'on reste foncièrement en aval de la prison pénale analysée par Foucault dans *Surveiller et Punir*. Mais plusieurs études du recueil s'attachent à montrer comment l'écriture carcérale, entre le XVII^e et le XVIII^e siècle (et nous semble-t-il en Italie beaucoup plus tôt), se détache de manière plus ou moins discrète ou plus ou moins ostentatoire et provocatrice du modèle chrétien. Cela est particulièrement frappant chez Dassoucy, y compris dans ses *Pensées du Saint-Office* qui se veulent un écrit apologétique, ou avant lui chez Marino qui se permettait de tourner en dérision la figure du religieux consolateur des détenus. Chez le poète galérien Corneille Blessebois (Sophie Houdard), sous le régime de la fiction (mais une fiction qui vient doubler l'expérience carcérale de l'auteur), la prison assume le rôle d'un anti-monde social et moral, lieu pré-sadien, orgiaque, où, paradoxalement, tout ce qui est interdit dans le monde ordinaire devient possible. L'exemple de Blessebois montre, en le portant à son paroxysme, comment l'expérience carcérale donne lieu à des formes d'écriture spécifiques, inséparables du déclassé social de la prison, dans lequel le lettré, par le contact de la société des détenus, s'émancipe des règles et des normes usuelles, ou du moins en simule la transgression pour la plus grande joie de ses lecteurs (Marino) ; aventures de plumes dont les enjeux, en matière de satire sociale et de mise en cause des normes morales et parfois religieuses (donc, peut-on dire de liberté de parole), sont considérables. Mais cela signifie aussi que ce lieu de dérégulation entre tous est peut-être d'abord, pour le public d'Ancien Régime, un lieu dont on attend rire et divertissement, un lieu grotesque, burlesque et satirique ; comme si tout ce que l'expérience carcérale peut avoir de négatif ne devenait intéressant et attractif pour le lecteur qu'au prix d'une pratique constante de la dérision et de l'autodérision de l'écrivain prisonnier (ou « en » prisonnier). Ainsi la figure récurrente du Herti, étudiée par Mathilde Bombart, « fou enfermé », visité par des grands personnages et des esprits libres, sert de matière à nourrir une littérature susceptible de relever de la catégorie du libertinage. Mais cette relation au prisonnier, dans la visite, qu'il soit fou ou ne le soit pas, qui repousse l'hypocrite figure de la consolation chrétienne, semble s'épuiser dans la

violente opposition, en elle-même esthétisée, de la déploration et du ridicule, de l'effroi et du divertissement, c'est-à-dire qu'au moment du « grand renfermement » décrit par Foucault, elle ne débouche pas, comme le fait justement remarquer Mathide Bombart, sur un quelconque discours critique et réformiste de l'institution judiciaire, mais plutôt sur le développement d'un imaginaire « pittoresque » de l'enfermement, qui se maintiendra d'ailleurs fort longtemps dans les représentations (littérature, dramaturgie, beaux arts), alors même que l'institution carcérale se sera radicalement transformée.

- 10 Le point central est cependant que le prisonnier d'Ancien Régime, généralement en l'attente d'un jugement ou sans jugement, n'est donc pas formellement reconnu coupable et ne se reconnaît nullement comme tel ; cette situation l'autorise, si on lui en laisse la possibilité, de clamer son innocence face au public. Dans cette situation, lorsque s'efface le double modèle de la prison chrétienne et de la constance socratique, sans que la sanction carcérale ne soit pour autant reconnue légitime par ceux qui en sont les victimes, l'évasion est valorisée dans les nombreux récits qui en sont faits, comme mise en œuvre des qualités d'action et d'entreprise de sujets d'exception, qui ne se résignent pas à reconnaître la supériorité des chaînes, des barreaux et des murs sur la volonté humaine. Jacques Berchtold, dont l'ouvrage (*Les prisons du roman*) compte parmi les sources majeures de la présente initiative, consacre précisément son intervention à ces récits d'évasion au XVIII^e siècle, qui constituent une sorte de sous-genre du récit d'aventure. Là encore, on assiste à l'émergence d'une forme narrative appelée à une longue postérité.
- 11 Si nous parvenons à accréditer l'idée selon laquelle les formes d'écriture carcérales les plus modernes, animées par le refus de se soumettre à la légitimité sociale et morale de la privation de liberté, héritent de traditions d'écritures antérieures à l'institutionnalisation de la prison pénale, le présent recueil aura sans aucun doute atteint son but.

NOTES

1. Voir cependant le jalon constitué par l'ouvrage collectif : Remi Lenoir (dir.), *Michel Foucault : Surveiller et punir : la prison vingt ans après*, Paris , Université Paris I, 1996, ainsi que la synthèse offerte par Norval Morris et David Rothman, *The Oxford History of the Prison : the Practice of Punishment in Western Society*, New York/ Oxford, Oxford university press, 1995.
2. « La Santé en prison », colloque organisé par le ministère de la Santé, 7 décembre 2004, Maison de la Mutualité à Paris.
3. *Actes du colloque « Enseignement en prison »* - 3 et 4 décembre 2001, Éditions du Cnefei et direction de l'Administration Pénitentiaire, 2002.
4. « L'Art en difficulté : derrière les barreaux, enjeux et éthique de l'intervention artistique en prison », samedi 4 mars et dimanche 5 mars 2006, organisé par la revue *Cassandra*, à Paris, Cité européenne des Récollets.
5. « Culture en prison, où en est-on ? » Valence 25 et 26 avril 2006, les actes sont publiés à Valence, Fédération interrégionale du livre et de la lecture.
6. Colloque « Photographie, prison, pouvoir : politiques de l'image carcérale » dirigé par André Gunthert, Marcella Lista et Thomas Y. Levin, mercredi 9 novembre 2005, Musée du Louvre.

7. *Carcer : prison et privation de liberté dans l'Antiquité classique*, Cécile Bertrand-Dagenbach, Alain Chauvot, Michel Matter, [et al.] (éds), Actes du colloque de Strasbourg, 5 et 6 décembre 1997, Paris, De Boccard, 1999 et *Carcer II : prison et privation de liberté dans l'Empire romain et l'Occident médiéval*, Cécile Bertrand-Dagenbach, Alain Chauvot, Jean-Marie Salamito, [et al.] (éds), actes du colloque de Strasbourg, 1er et 2 décembre 2000, Paris, de Boccard, 2004.
8. « Le loro prigionieri. Scritture dal carcere », colloque organisé par AnnaMaria Babbi, les 25-28 mai 2005. Actes à paraître avec des contributions sur les écritures carcérales de l'époque médiévale, sur Gaston d'Orléans, François Villon, Burchiello, Machiavel, Torquato Tasso, Louis Bellaud de la Bellaudière, Dostoïevski, Genet, mais aussi les camps de concentration et le *lager*.
9. « L'Écriture emprisonnée : XX^e siècle ». Colloque international organisé par le Centre interuniversitaire d'études hongroises (CIEH) et le Centre d'études et de recherches comparatistes (CERC). Il s'est tenu à Paris, Université Sorbonne Nouvelle-Paris III, les 9-10 juin 2006. Les actes sont également en cours de publication.
10. Il faudrait surtout évoquer ici les juridictions inquisitoriales qui prévoient et appliquent largement la prison pénale. Voir pour l'époque médiévale, et le rôle matriciel joué par l'Église pour la prison pénale, les remarques essentielles de Nicole Castan, « La préhistoire de la prison », in Jacques-Guy Petit, Nicole Castan, Claude Faugeron, Michel Pierre, André Zysberg (éds), *Histoire des galères, bagnes et prisons, XIII^e-XX^e siècles. Introduction à l'histoire pénale de la France*, préface de Michelle Perrot, Toulouse, Privat, 1996, p. 26, 28 et 35. Sur la prison inquisitoriale pénale moderne, voir John Tedeschi, *The Prosecution of heresy*, Binghamton (N.Y.), 1991. De sorte qu'il n'est pas abusif de considérer la prison inquisitoriale comme l'origine institutionnelle de la prison pénale du XIX^e siècle, même si les justices laïques elles-mêmes ne l'ont pas ignorée comme le montre encore Nicole Castan, *ibid.*, p. 29-30.
11. Cela reste parfaitement vrai aujourd'hui, et dans notre pays même : « La sortie des écrits d'un détenu en vue de leur publication ou de leur divulgation sous quelque forme que ce soit ne peut être autorisée que par décision du directeur régional des services pénitentiaires. L'administration conserve ainsi la capacité de censurer, partiellement ou en totalité, l'écrit d'un détenu en vue de sa publication », Article D.444 du Code de procédure pénale.
12. Voir la *lettera dalla prigionia* in l'édition du *Corriero svaligiato* par A. Marchi, Parma, Università di Parma, Progetto Archivio Barocco, 1984. Il est vrai que l'auteur précise qu'il est semblable au Christ non par les mœurs mais par les souffrances qu'il endure.
13. Jean-Marie Salamito, « L'expérience carcérale de l'apôtre Paul », in Bertrand-Dagenbach [et al.] (éd.), *Carcer II*, *op. cit.*, p. 171-182.
14. Vincent Zarini, « Captivité et liberté chez Boèce », *op. cit.*, p. 129-141.

AUTEUR

JEAN-PIERRE CAVAILLÉ

EHESS/CRH/GRIHL